

# FRANÇOIS BOISROND

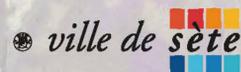
UNE RÉTROSPECTIVE

25  
juin  
2022

06  
nov.  
2022



MUSÉE  
PAUL VALÉRY  
SÈTE



# FRANÇOIS BOISROND

## UNE RÉTROSPECTIVE

### **I - L'exposition**

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| Présentation                     | 2  |
| Entretien avec François Boisrond | 3  |
| Parcours                         | 5  |
| Repères biographiques            | 14 |
| Catalogue                        | 16 |
| Visuels presse                   | 18 |

### **II - Le Musée Paul Valéry**

|               |    |
|---------------|----|
| Présentation  | 24 |
| Programmation | 25 |
| Equipe        | 26 |

### **III - Informations pratiques**

|                            |    |
|----------------------------|----|
| Horaires, tarifs, contacts | 27 |
|----------------------------|----|

# Présentation

Le Musée Paul Valéry invite du 25 juin au 6 novembre 2022 à parcourir 40 années de l'œuvre du peintre François Boisrond depuis ses débuts comme acteur de la « figuration libre » jusqu'à nos jours avec la présentation d'œuvres récentes et inédites.

Faire retour sur le travail de François Boisrond, c'est parcourir dans le sens de la chronologie la vie d'un peintre, qui, par ses propres travaux autant que par ses années d'enseignement à l'École des beaux-arts de Paris (1999-2021), a apporté une contribution importante au regain de vitalité qu'a connu la peinture sur la scène française contemporaine depuis les années 1980.

Pour cette rétrospective, plus d'une centaine d'œuvres (114) ont été sélectionnées. Elles proviennent d'importantes collections publiques (Centre Georges Pompidou –MNAM, CNAP, le musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Musée des beaux-arts de Rennes, Musée Picasso Antibes, les Abattoirs -Toulouse, Musée d'Art de Toulon, le MAMAC), de galeries et de collectionneurs privés français et européens.

Fasciné par les univers de la bande dessinée, du cinéma et de la télévision, François Boisrond revendique une certaine simplicité iconographique. A ses débuts, il utilise aussi bien la toile que le carton ou le papier journal et exploite les couleurs industrielles ainsi que l'acrylique. Il intégrera la peinture à l'huile à partir à la fin des années 1990. Il puise ses sujets dans une mythologie personnelle où l'atelier, la maison, la rue, les objets du quotidien, ses proches, les lieux de vie occupent une place privilégiée. Sa recherche est en plein accord avec le choix d'une forme de naturalisme, devenue au fil des années de plus en plus exigeante. Les nouveaux outils sont pour lui une aide à l'observation fine du réel à laquelle il aspire. Fils de cinéaste, il est passé du polaroïd, à la photographie numérique (1999) et enfin à la caméra HD avec laquelle il en est venu à filmer ses modèles. Le numérique est devenu un outil essentiel dans la phase préparatoire, aussi bien pour l'analyse de la lumière que pour la composition. Il en aime également en rendre la texture.

François Boisrond cherche à peindre en toute connaissance de cause. À la question de la technique, il associe celle de la tradition dans la mesure où les œuvres des maîtres anciens sont devenues pour lui un trésor d'expérience et un sujet d'admiration, qui lui permettent de rendre justice au réel, autrement dit de poser la question de la justesse dans le rapport du peintre aux êtres, aux choses et aux sentiments. Mais surtout, de la figuration libre jusqu'aux derniers développements de son œuvre, plusieurs constantes se dessinent : le besoin vital de parler de soi par la peinture, la conviction qu'elle est une longue initiation pour le peintre, mais surtout que le partage initié par le peintre a une fonction de consolation pour le spectateur.

## **COMMISSARIAT**

**Stéphane Tarroux,**

**conservateur en chef du patrimoine, directeur du musée Paul Valéry**

# Entretien avec François Boisrond

## **Que représente pour vous cette rétrospective au musée Paul Valéry ?**

L'exposition n'est pas un bilan, plutôt l'occasion de faire un point, de marquer un temps. Revenir sur ce que l'on a fait pendant quarante ans n'est pas un exercice facile. Mais aujourd'hui, je regarde les choses avec davantage de détachement, et de plaisir. J'ai toujours été insatisfait de mon travail, ce qui explique ce besoin perpétuel d'évoluer, d'avancer, d'expérimenter. Il y a beaucoup de périodes, de styles différents, dans mon œuvre. Tout cela s'est fait naturellement, et progressivement. Lorsque je regarde l'ensemble, j'ai l'impression qu'il y a une cohérence.

## **Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir artiste à la fin des années 1970, alors que vous aviez entrepris des études de médecine ?**

J'ai toujours eu des facilités avec le dessin. Après un bac scientifique, j'ai été tenté par la psychiatrie. Cela me fascinait, mais c'était contraignant. Ça a duré trois mois... Puis mon père m'a proposé de m'inscrire dans un atelier de l'école Penninghen, à Paris, qui m'a permis d'intégrer les Arts décoratifs. Je n'étais pas sûr de moi. Entre dessin animé, illustration, graphisme, je ne savais pas ce que je voulais faire. Je n'aurais jamais pensé devenir peintre. Il me semblait qu'il fallait être « appelé », entendre des voix, comme Jeanne d'Arc. Dans la vie, les rencontres sont capitales. Aux Arts déco, j'ai fait la connaissance d'Hervé Di Rosa, qui venait de Sète. Il est devenu mon ami, et m'a présenté Robert Combas. On a commencé à faire de la peinture, en dehors de l'école.

## **Et l'aventure de la Figuration libre a débuté...**

J'allais régulièrement à Sète, chez les parents d'Hervé Di Rosa et de son frère Richard, dit Buddy. Moi qui étais habitué à vivre dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, à Paris, je découvrais un autre milieu, qui m'attirait. En 1980, nous avons rencontré Bernard Lamarche-Vadel qui, l'année suivante, a organisé « Finir en beauté », à Paris. Cette exposition, à laquelle je participais aux côtés de Combas, Di Rosa, Rémi Blanchard, Catherine Viollet, Jean-François Maurige, Jean-Charles Blais et Jean-Michel Alberola, a marqué les débuts de la Figuration libre. On ne se posait pas de questions. En plein mouvement punk, l'époque était à la spontanéité. Il y avait une formidable envie de créer, une énergie folle.

## **En 1982, vous avez rencontré à New York Keith Haring et Kenny Scharf. Est-ce à leur contact que s'est développé votre goût pour la culture pop ?**

J'avais des accointances avec ces artistes américains. L'art de la rue, le graffiti, m'intéressaient. Nous avons des références communes. Un vent de liberté soufflait. Avec mes camarades de la Figuration libre, nous prenions le contrepied de l'art conceptuel, du formalisme, des recherches du groupe BMPT ou du mouvement Supports/surfaces. Nous faisons l'exact inverse, à travers un art où l'on exprimait nos sentiments, ce que l'on aimait. Je m'inspirais de la bande dessinée, de la télévision, de la musique, avec un langage plastique simple.

## **Vous êtes ensuite passé d'un art du signe, très stylisé, à une peinture plus proche du réel, dans les années 1990. Pour quelles raisons ?**

Je ne voulais pas m'enfermer dans un style. Jusque-là, mon art était très autocentré. Je me servais de ma vie quotidienne, de mon environnement proche, de mon visage pour réaliser des autoportraits stylisés, avec quelques cernes noirs et deux traits pour les yeux. Puis, en 1988, j'ai eu une sorte d'illumination. Il fallait que je peigne Paris. La ville avait changé, et je me suis rendu compte qu'on ne la regardait plus, qu'on ne la peignait plus, qu'on ne la photographiait plus. Il y avait pourtant une richesse plastique extraordinaire. Les panneaux publicitaires JCDecaux, les contractuelles en uniforme

bleu, les kiosques, les magasins, les enseignes... étaient autant de petits plaisirs visuels que je voulais partager. Paris m'apparaissait comme une sorte de jardin en friche où avait soudainement poussé la modernité.

**Certains de vos travaux récents se rapprochent de l'hyperréalisme, dans un rendu quasi photographique. Comme si vous souhaitiez atteindre une forme de « perfection » technique...**

Il y a quelque chose de cet ordre. Je ressentais le besoin d'approfondir, d'enrichir ma pratique. Ma peinture devait être plus travaillée, plus sophistiquée. Mes tableaux ont gagné en complexité. Représenter les panneaux publicitaires, par exemple, m'offrait la possibilité de multiplier les jeux de reflets, les effets de transparence, d'image dans l'image. Les vitrines, les pare-brise de voitures, sont comme des écrans. Et les écrans m'ont toujours fasciné. Ceux des vieilles télés, comme ceux d'aujourd'hui. Ils offrent des possibilités infinies. J'ai longtemps employé la photographie comme base documentaire. Aujourd'hui, j'utilise une caméra numérique. J'aime la matière de l'image numérique, sa texture et ses couleurs, qui me servent pour la peinture.

**Comment est née l'idée des Tableaux vivants, pour lesquels vous faites poser des modèles dans de véritables mises en scène, et qui rendent hommage à la fois au cinéma et aux maîtres de l'histoire de l'art ?**

J'ai eu envie de sortir de la figuration basique. À partir des années 1986-1987, je suis beaucoup allé au Louvre, avec mon carnet de dessins. Jusque-là, j'avoue que je ne connaissais pas grand-chose à l'art ancien... Cette découverte tardive de la peinture classique a enrichi mon regard. J'ai d'abord imaginé des variations autour de toiles du Titien, de Nicolas Poussin, d'Édouard Manet. Puis je suis allé plus loin, en créant des mises en scène dans mon atelier, en louant des costumes, en faisant poser des modèles. En 2011, ma première exposition à la galerie Louis Carré prenait pour point de départ le film *Passion* de Jean-Luc Godard (1982), où une équipe de cinéma réalise des tableaux vivants à partir d'œuvres d'Ingres, Goya ou Delacroix.

**Vous avez longtemps enseigné à l'école nationale des Beaux-Arts, à Paris. Quel professeur étiez-vous ?**

J'ai fait cela pendant vingt-deux ans, et je viens de décider d'arrêter. C'était inattendu pour moi d'enseigner. J'ai d'abord donné des cours à Lausanne, puis c'est le critique d'art Hector Obalk qui un jour, m'a dit qu'un poste était à pourvoir aux Beaux-Arts. Ce fut une belle expérience, très formatrice, car je me sentais parfaitement illégitime. En tant que « chef » d'atelier, je partageais ma passion pour la peinture. Ce n'était pas un enseignement au sens strict. Je n'avais pas d'idéologie à transmettre. C'était merveilleux de voir arriver une nouvelle génération de garçons et de filles qui rêvaient d'être artistes. J'essayais de les aider à révéler leur authenticité, leur sensibilité. Je voulais les protéger. Je détestais faire passer les examens, j'étais plus angoissé qu'eux...

**Au-delà de la rétrospective qui s'ouvre à Sète, quels sont vos projets ?**

Ne plus enseigner me laisse davantage de temps. Il y a cinq ans, j'ai vécu un drame, le suicide de ma mère. Cette période a été extrêmement difficile, et j'ai moins travaillé. L'exposition du musée Paul Valéry est la première depuis 2017. En ce moment, dans mon atelier de Normandie, je poursuis une série autour de la vie des Saints. Il s'agit d'un ensemble de portraits et de mises en scène inspirés de tableaux de l'histoire de l'art, qui prennent pour modèles des gens de mon entourage. Ce sont des réinterprétations, transposées dans un univers quotidien, et contemporain.

# Parcours

Les 114 tableaux présents sur les cimaises du Musée Paul Valéry reflètent la riche production de François Boisrond. Le parcours s'organise autour de 6 temps forts : de la figuration libre jusqu'aux toutes dernières toiles, encore inconnues du public

## Un atelier au musée, un atelier au cœur de la vie

Au mois de juillet et au mois de septembre, François Boisrond sera en résidence au musée. Dans un atelier mis à sa disposition dans les salles, il partagera avec les visiteurs les étapes successives de son travail, jusqu'à son aboutissement. L'atelier ne sera pas recréé, mais réellement transporté. Les visiteurs auront accès à un endroit considéré trop souvent comme mystérieux, alors qu'il est un lieu de travail et un espace de sociabilité, ce que doit être aussi un musée.

## 1979-1987 : DÉPART EN FIGURES LIBRES

François Boisrond (né en 1959) entre à l'École des Arts Décoratifs en 1978, dans la section vidéo et film d'animation, comme Hervé di Rosa, avec qui il se lie d'amitié. Avec Rémi Blanchard, Robert Combas et son ami, il devient en 1981 l'un des initiateurs de la figuration libre. Ce retour expressionniste à la peinture naît en réaction à l'art conceptuel et à l'art minimal des années 1970, hostile aux images.



*Olive et Popeye, 1981*

Acrylique sur carton, 124 x 90 cm

Collection particulière © ADAGP, Paris 2022

Il donne à ses œuvres une grande force expressive et bouscule les hiérarchies installées. Il peint sur toile, mais aussi sur toute sorte de supports de fortune, bâche, carton ou encore papier journal, à l'acrylique ou bien avec des couleurs industrielles. Ses premières œuvres révèlent un don unique pour styliser la forme. Il mêle sans hiérarchie des emprunts faits aux beaux-arts et aux arts appliqués, à l'art brut, à l'affiche, à la BD, au Pop Art ou à la télévision.

Fils du réalisateur Michel Boisrond et d'Annette Wademant, scénariste de Max Ophüls, François Boisrond emprunte également au cinéma : comme des photogrammes juxtaposés, l'image se décompose en zones, qui entretiennent entre elles des correspondances d'ordre poétique.

Dans un contexte d'hostilité à l'égard de la représentation figurée, François Boisrond affirme à l'inverse avec énergie son attachement inconditionnel aux images, même les plus modestes. Il signifie avant tout que peindre revient pour lui à engager sa vie.

## 1987-2002 : QUOTIDIEN D'UN PARISIEN

Au tournant des années 1990, François Boisrond trouve des limites à la stylisation poussée de ses premières œuvres. Il traverse un premier moment de doute, qui le conduit à renouveler ses sujets ainsi que sa manière, jusque-là très signalétique. Empruntant plusieurs voies, il adopte une démarche d'ordre naturaliste.

Sur les planches illustrées des encyclopédies à grande diffusion comme *Tout l'univers*®, il reconnaît une vision totalisante et ordonnée du monde.

Dans **LA FIAC**, le regard commence ainsi par embrasser le « panorama » de l'art contemporain en 1989 : les artistes sont identifiables dans les allées par la représentation de leurs œuvres, qui fonctionnent comme des logos. François Boisrond trouve de toute évidence dans ces planches matière à peinture : les couleurs vives et la frontalité assumée de l'image procurent un plaisir ludique, propre à l'enfance.

**LA FIAC, 1989**

Acrylique sur toile, 197 x 202 cm

Collection Moongy © ADAGP, Paris 2022



Comme peintre, François Boisrond entretient avec le réel un rapport qui passe bien entendu par le regard. Mais, dans la décision de peindre, intervient un désir de connaître qui passe par le corps : « **Tout d'un coup, un truc apparaissait qui me faisait saliver. [...] De voir une chose que j'avais envie de peindre. Comme de saliver devant un aliment qui vous fait envie.** »



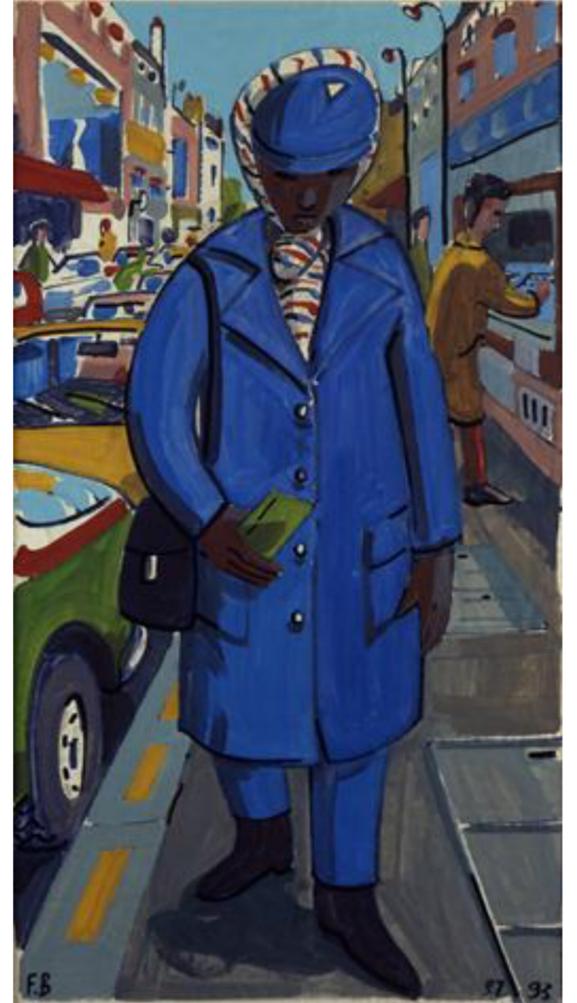
**Le Pigeon mort, 1993**

Acrylique sur carton, 47 x 30 cm

Collection Mazel Galerie, Bruxelles

© Mazel Galerie© ADAGP, Paris 2022

Lors de ses trajets à vélo dans Paris, François Boisrond garde l'œil toujours éveillé pour saisir l'attitude d'un balayeur, **Feuilles mortes** (1987-1993) et l'uniforme coloré d'une **Contractuelle** (1989).



**La Contractuelle**, 1987-1993  
Acrylique sur papier, 126 x 70 cm  
Collection particulière  
© ADAGP, Paris 2022

Les polaroids interviennent ensuite lors des étapes préparatoires pour révéler ce qui n'est pas toujours visible, mais aussi – et de manière contradictoire – comme un instrument qui facilite le décalage exigé par la transposition du réel en objet de peinture : la scène trop banale du Pigeon écrasé trouve ainsi à s'inscrire dans la grande tradition de la nature morte.

Avec la série des télévisions et plus tard celle des panneaux Decaux®, François Boisrond cherche de nouvelles voies : devenu image dans l'image, l'écran ou le panneau publicitaire offre en effet le recul nécessaire pour revisiter avec humilité les genres consacrés de la peinture, le nu, le portrait ou la nature morte, et un thème pictural comme la fenêtre.



**Télé Le Juste Prix**, 1989  
Acrylique et lithographie sur papier, 120 x 120 cm  
Collection Mazel Galerie, Bruxelles  
© Mazel Galerie © ADAGP, Paris 2022



**Pomme Réaumur**, 2004-2005  
Acrylique sur toile, 130 x 97 cm  
Collection Mazel Galerie, Bruxelles  
© Mazel Galerie © ADAGP, Paris 2022

## 1992-2007 : TOUT L'UNIVERS DES ARTS

Dans les transparences apparues au début des années 1990, François Boisrond superpose deux images différentes, l'une empruntée à l'encyclopédie *Tout l'univers*®, relative aux lettres ou aux arts, et l'autre à caractère autobiographique, souvent une vue d'atelier.

Entre l'image première, qui correspond à un « mythe populaire » et l'image secondaire, apparaissent de multiples correspondances, qui permettent d'établir un dialogue entre l'intime et l'universel.



*Déjeuner sur l'herbe*, 1996

Acrylique sur toile, 89 x 116 cm

Collection Edouard Minc © ADAGP, Paris 2022

C'est à travers les copies des chefs-d'œuvre, comme *Le Déjeuner sur l'herbe* (1996), de Manet, ou encore le *Gilles*, de Watteau, que François Boisrond aborde la question de sa relation aux peintres qui l'ont précédé et la manière dont il se situe par rapport à eux. Outre la problématique de la représentation des corps, abordée à travers les panneaux Decaux®, le peintre se livre à un exercice d'admiration : « Je vais au Louvre comme si j'allais à la messe. J'en ressors plein de foi pour me mettre au travail humblement », déclare-t-il en 1995.

## 1999-2014 : BIENNALES ET MUSEES

A travers les séries des biennales et des musées, François Boisrond poursuit son interrogation sur le statut de la peinture au sein de l'art contemporain. Il opère néanmoins un changement notable dans son travail (utilise la peinture à l'huile, un appareil photo numérique et peint d'après son écran). En 1999, année où il devient maître d'atelier à l'École des beaux-arts de Paris, l'adoption des outils numériques représente une réelle révolution. Il utilise une caméra HD, dont les images sont ensuite décomposées par les applications numériques, depuis les nuances de gris de l'esquisse jusqu'à la mise en couleur, couche après couche. Il ne s'agit pas de reproduire l'image électronique, mais de peindre l'image qui correspond au souvenir du peintre.

Les vues des pavillons ou des salles sont recomposées d'après plusieurs plans choisis. Dans ces lieux d'art, l'artiste trouve non seulement à se confronter à d'illustres prédécesseurs, mais aussi à de vraies questions de peinture sur les matières, la composition et les lumières.



*Devant le pavillon français* Galerie IUFM, Lyon, 2001

Huile sur toile, 61 x 80 cm

Collection particulière © ADAGP, Paris 2022

En 2006, il installe son atelier au musée, travaillant in-situ lors du montage de l'exposition Peinture Malerei – Martin-Gropius, Bau à Berlin ou bien au Musée national d'Art moderne, Centre Pompidou où il crée six toiles sur le nouvel accrochage.



**Le montage de la salle blanche de Marcel Broodthaers : La Descente de Croix, 2007**

Peinture acrylique sur toile, 60 x 70 cm, chaque tableau

Centre Pompidou, ParisMusée national d'art moderne / Centre de création industrielle

Inv. AM 2008-70 (4-6)

Photo © Centre Pompidou, MNAM – CCI

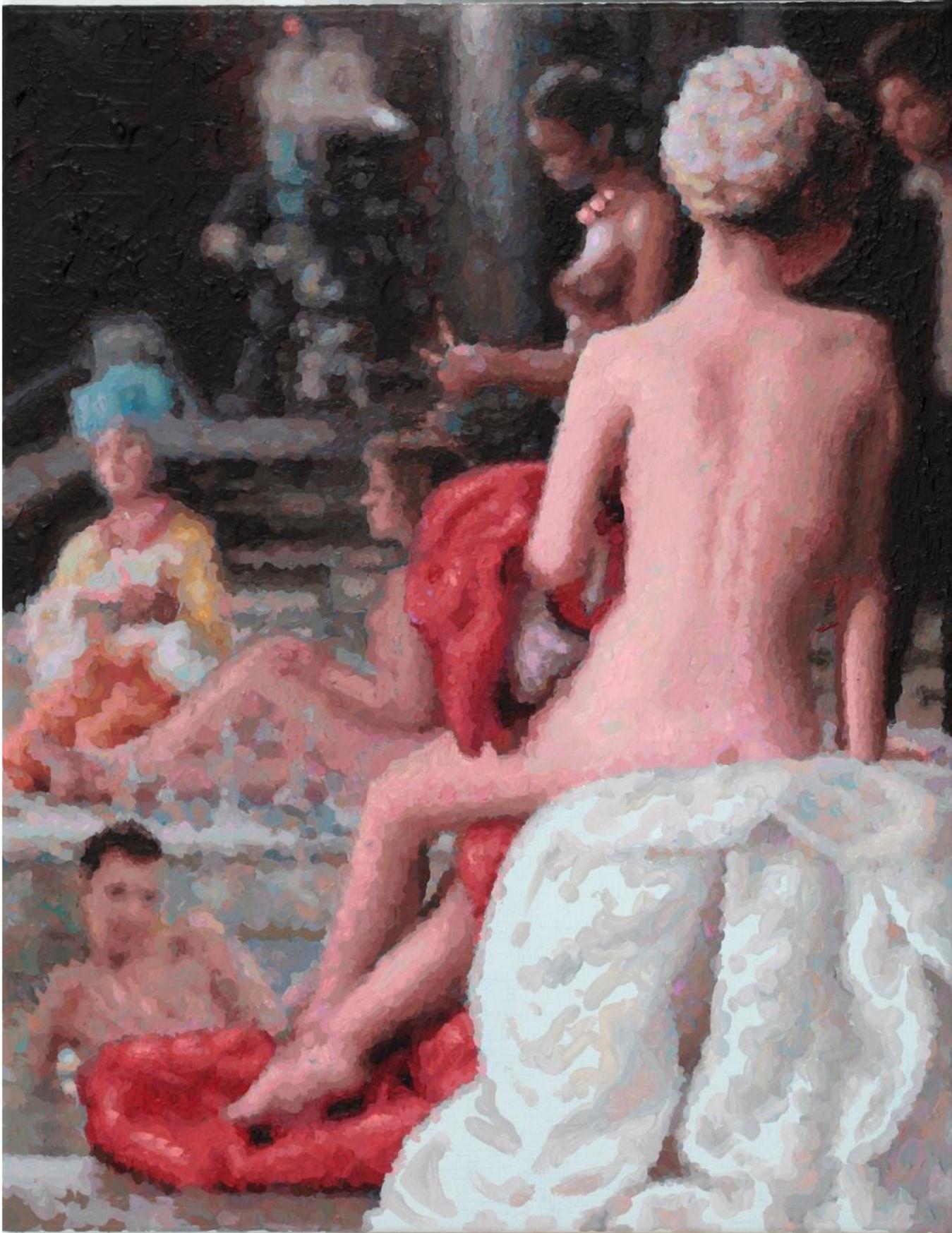
Dist. RMN-Grand Palais/Philippe Migeat © ADAGP, Paris 2022

## **2003-2019 : PASSION**

Dans le film *Passion*, sorti en 1982, où la comédienne, qui allait devenir l'épouse de François Boisrond, interprète le rôle de la *Baigneuse*, d'Ingres, le réalisateur Jean-Luc Godard abordait la question de la transposition de la peinture dans un film de cinéma et mettait en scène des tableaux vivants.

Avec la série qui porte le nom du film, François Boisrond ouvre à l'inverse un espace de recherche passionnant sur la transposition du cinéma en peinture. Aidé par les techniques numériques, il traite l'image-mouvement du cinéma pour en faire un

véritable objet pictural. C'est à cette condition que le plaisir du spectateur à contempler les corps rencontre celui de l'artiste à représenter son épouse.



*La Petite Baigneuse IV, Intérieur de harem, 2012*

Acrylique sur toile, 35 x 27 cm

Collection particulière

© Galerie Louis Carré & Cie

© ADAGP, Paris 2022 © photo A. Rzepka

## **2016-2022 : VERS LES MAÎTRES : UNIFORMES ET VIE DES SAINTS - (INEDIT)**

François Boisrond cherche à peindre en toute connaissance de cause. À la question de la technique, il associe celle de la tradition dans la mesure où les œuvres des maîtres anciens sont devenues pour lui un trésor d'expérience et un sujet d'admiration, qui lui permettent de rendre justice au réel, autrement dit de poser la question de la justesse dans le rapport du peintre aux êtres, aux choses et aux sentiments.



***Blandine (au rotofil)***, 2016  
Acrylique et huile sur toile, 100 x 65 cm  
Collection Galerie Louis Carré & Cie  
© photo A. Rzepka  
© Louis Carré & Cie © ADAGP, Paris 2022

Pour la **série des Uniformes**, puise dans le répertoire d'attitudes et de compositions laissé par les Maîtres. Il prend un plaisir évident à peindre les matières, densité et couleur profonde des tissus, ainsi que la rutilance des métaux. Mais, armés d'outils de jardinage, les modèles sont des soldats d'opéra bouffe ou des personnages de cirque. Comme les comédiens sur le plateau de Passion, ils forment des tableaux vivants filmés avec une caméra HD. Les rushes sont utilisés ensuite comme des études préparatoires. Il n'est pas indifférent que François Boisrond ait fait appel à ses élèves des Beaux-arts : l'œuvre s'inscrit en effet pour lui dans la vie et le bruissement du monde.

L'exposition présente pour finir une série intitulée **La Vie des saints**, qui comporte des œuvres inédites. Pour la première fois, François Boisrond, qui a longtemps été présenté comme le peintre du bonheur, aborde la question du tragique.



***Madeleine à l'autoportrait***, 2018-2022  
Acrylique et huile sur toile, 167 x 130 cm  
Collection particulière © ADAGP, Paris 2022

« François Boisrond vient de changer de thèmes et de manière. Il s'est mis à broser des figures inquiétantes, lui-même, torse nu, le visage levé, crispé, douloureux (saint François), son beau-père pareillement dépouillé, un crayon aux doigts, dans une mansarde encombrée du fatras moderne, appareils numériques, paire de skis (saint Jérôme), des jeunes femmes casquées, cuirassées ou engoncées dans le lourd uniforme des maréchaux soviétiques, brandissant sécateurs et débroussailleuses, terrorisant un pauvre serveur, le tout d'un réalisme quasi photographique, fouillé, confondant, achevé. On se demande. Mais qu'est-ce donc qu'il lui arrive ? Et puis on se rend à l'évidence. Le temps l'a chassé du vert paradis de l'enfance. Il a vieilli. »

Extrait de l'essai de Pierre Bergounioux publié dans le catalogue officiel de l'exposition



**Le Reniement de saint Pierre, 2016**  
Acrylique et huile sur toile, 100 x 140 cm  
Rennes, Musée des Beaux-Arts - Inv. 2018.1.1  
© photo A. Rzepka  
© ADAGP, Paris 2022

# Repères biographiques

François Boisrond est né le 24 mars 1959 à Boulogne-Billancourt ; il est le fils des cinéastes Michel Boisrond et Annette Wademant.

En 1973, François Boisrond passe une année dans une pension anglaise du nord de Londres. La solitude et le milieu austère dans lequel il se retrouve contribuent à développer son goût pour la lecture et à enrichir sa vie intérieure. Après son baccalauréat, il s'inscrit à la faculté de médecine dans le but de devenir psychiatre. Peu motivé, il abandonne rapidement la médecine et rentre à l'école Penninghen afin de préparer les concours d'entrée aux écoles d'art.

**1978** Il est reçu à l'**Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris** y rencontre **Hervé Di Rosa** qui lui présente **Robert Combas** et **Louis Jammes**.

**1981** Le critique Bernard Lamarche-Vadel organise à son domicile l'exposition très remarquée « **Finir en beauté** » à laquelle François Boisrond et ses compères Robert Combas et Hervé Di Rosa participent, aux côtés de Rémi Blanchard, Jean-Michel Alberolla, Jean-François Maurige, Jean-Charles Blais et Catherine Viollet. Partage son premier atelier avec Hervé Di Rosa, rue Pierre-Sarrazin à Paris. Exposition à la galerie « **Au fond de la cour** » située à Paris, où il se lie d'amitié avec Hector Obalk. Fait la rencontre de Pierre Keller.

**1982** **Première exposition personnelle à la galerie Farideh Cadot.**  
Remporte le prix de la fondation Bélier avec Hervé Di Rosa lors de l'opération « L'Art en sous-sol » due à Hervé Perdriolle. Premier séjour à New York. Participe à l'exposition « **Statement One** » préparée par Otto Hahn, puis à l'exposition « **Four Contemporary Artists** » à la galerie Holly Solomon avec Robert Combas, Rémi Blanchard et Hervé Di Rosa. Il fait la rencontre de Futura 2000, Keith Haring, Kenny Scharf et Rammellzee.

**1983** Première exposition de la figuration libre dans un musée, au Groninger Museum de Groningen (Pays-Bas). Obtient une bourse de la Villa Médicis « Hors les Murs » avec Hervé Di Rosa, qui lui permet de séjourner 6 mois à New York. Première exposition personnelle à la galerie Annina Nosei.

**1984** Participe à l'exposition « **French Spirit Today** », organisée par l'AFAA, à la Fischer Art Gallery de Los Angeles et au musée d'Art contemporain de La Jolla. Avec Keith Haring, il est l'invité de la manifestation « **Art et Sport** », organisée par Hervé Perdriolle dans le cadre des 24 heures du Mans. Participe à l'exposition « **Figuration libre France / USA** » de l'ARC au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

**1985** Exposition à Tokyo avec Hervé Di Rosa.  
Première exposition personnelle au CAPC de Bordeaux.

**1986** Conçoit l'affiche du Willy's Bar de la rue des Petits-Champs à Paris.

**1987** Conçoit l'affiche ainsi que des objets pour le festival de jazz de Montreux. Crée un menu et de la vaisselle pour le Petit Café de la fondation Cartier. Parution du livre d'Hector Obalk, **François Boisrond. Sérieux, décontracté.**

- 1988** Conçoit l'affiche du mois de la photo. Exposition « **Paris si mon ami** » à la galerie Beaubourg II, où il présente sa **première série sur Paris. Première suite de paysages urbains parisiens à partir de photographies.**
- 1989** Série des télévisions, des intérieurs de voiture et des panneaux Decaux.
- 1992** Conçoit les couvertures des plans de métro.
- 1993** Conçoit le logo du Sidaction.  
Le 18 février, naissance de sa fille Marion.
- 1995** Création d'une cinquantaine de panneaux pour **Le Cailar**, opération parrainée par la Fondation de France. Rencontre son épouse, Myriem Roussel, sur le plateau du court-métrage Hollywood, d'Oliver Nahon. « **Petits riens et presque tout** », première exposition rétrospective organisée par la fondation d'entreprise Coprim.
- 1997** Nommé professeur à l'école cantonale d'art de Lausanne (ECAL).  
**Premières toiles sur le thème des expositions d'art contemporain** après sa visite à la biennale d'art contemporain de Lyon.
- 1998** Conçoit l'affiche du festival de jazz « Banlieues bleues ». Séjour d'un mois au Japon à Fukuoka, où il travaille dans un atelier mis à disposition par la Ville.
- 1999** Revendique une forme de naturalisme pour sa peinture. Il se met à utiliser l'huile et les outils numériques, qui lui fournissent les moyens d'une analyse détaillée des couleurs. Nommé professeur à l'École nationale des beaux-arts de Paris.
- 2003** Voyage en Inde, à Chennai, avec ses étudiants sur le thème des « Studios de cinéma » et réalise un court-métrage.
- 2006** Réalise une série de tableaux sur l'exposition inaugurale du Mudam au Luxembourg, « **Eldorado** ». Renouvelle l'expérience à Berlin pour l'exposition « **Peintures / Malerei** » de Laurent Le Bon au Martin-Gropius Bau
- 2007** Pour les 30 ans du Centre Pompidou, il installe une tente d'alpiniste dans une salle du musée et peint 6 toiles sur le nouvel accrochage. **Commence la série « Passion ».**
- 2010** Voyage à Manille avec ses étudiants.
- 2011** Entre dans son nouvel atelier du Bateau-Lavoir. Pour la 10e édition de Nuit blanche, il **présente la série « Passion » et achève une toile devant les visiteurs.**
- 2012** **Rétrospective** à l'abbaye de Sainte-Croix, aux Sables d'Olonne, puis à la villa Tamaris (La Seyne-sur-Mer) et à l'espace Jacques Villeglé (Saint-Gratien).  
Expose la série « Passion » à la galerie Louis Carré.
- 2014** Exposition « Deux Biennales, une Documenta » à la galerie Louis Carré.
- 2016** Exposition de dessins au cabinet de dessins Jean de Bonna de l'École des beaux-arts de Paris. **Introduction du « tableau vivant ».**
- 2017** Décès d'Annette Wademant, le 1er septembre.

# Catalogue

Après l'introduction de Stéphane Tarrow, sont réunis les textes de Pierre Bergounioux, écrivain, Philippe Dagen, critique d'art et Professeur à l'Université Paris I, Laurent Le Bon, Président du Centre Pompidou, Hector Obalk, critique d'art et commissaire d'expositions, et de Dominique Paini, critique et commissaire d'expositions.

**Pierre BERGOUNIOUX**, écrivain

« (...) Comment François Boisrond oublierait-il qu'il a été enfant avant que d'être homme, le déversement de corne d'abondance répandu sur ses premières années, la fraîcheur du monde qui sortait des limbes avec lui ? Quand l'horizon s'assombrit, il tient ses regards obstinément fixés vers l'arrière. Il peint les rues pimpantes de Paris aux affriolants panneaux publicitaires, sans vigiles ni SDF, les nouvelles contractuelles, une Mini-Cooper rouge, sa chambre de jeune homme, le Tour de France aux maillots bariolés, une station de sports d'hiver, des plagiat du Gilles de Watteau, du *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet, le tout dans un style saturé de couleurs franches, les contours dûment soulignés de noir, l'économie des bandes dessinées, la simplicité touchante des petits enfants.(...)»

**Philippe DAGEN**, critique d'art et Professeur à l'Université Paris I

La peinture philosophique de François Boisrond  
« (...) Entre un Boisrond de 1981 et un Boisrond de 2021, les ressemblances sont rares – litote. Il suffit d'un regard pour vérifier que sa manière de travailler durant les deux tiers des années 1980, celles de la figuration libre, diffère grandement de celles des années suivantes et que, peu après, un deuxième changement s'opère, caractérisé par de plus grands formats et des références explicites aux maîtres du passé ; puis qu'au tout début du vingt et unième siècle, sans que la manière précédente disparaisse, une autre intervient, plus descriptive et marquée par ses relations visibles avec les images mécaniques; et encore que, désormais, la peinture de Boisrond s'est à nouveau modifiée : de nouveaux sujets placés dans un clair-obscur qui doit autant au cinéma qu'au Caravage ou Rembrandt. Soit une suite de quatre époques distinctes. (...) »

**Hector OBALK**, critique d'art et commissaire d'expositions

On pourrait croire que Boisrond est devenu un peintre « conceptuel » à repeindre à la main les petits pixels d'une photo perturbée sur photoshop. On pourrait croire qu'il est devenu fou, cet artiste obsessionnel, à s'interdire toutes courbes et toutes diagonales pour faire la roue du vélo ou le toit penché de la maison — courbes et diagonales qu'il préfère remplacer par ces lignes en escalier, en général si désagréables à l'œil. On pourrait croire que notre « peintre de la réalité » a abandonné la réalité pour que, ô perversité, triomphe la texture ultrapixellisées des photos en basse définition. Mais il suffit de se pencher un peu longuement sur ses nouveaux tableaux figurant

avec indifférence et circonspection installations d'art contemporain et parcs du centre-ville pour constater la grâce lumineuse de ce vélo fantomatique, la délicatesse de ces couleurs ternes et savamment préparées, l'échelle impressionnante que sa nouvelle manière donne aux distances qui séparent les bonshommes de la maison ou la maison de la forêt. Voyez la science des gris qui fait chanter les couleurs de ce détail tout en carrés, sentez la sensualité de ce gazon qui égrène les touches sombres comme des poignées de sable grossissant. Autant de qualités proprement picturales qu'une photo traficotée sur ordinateur ne rendra jamais avec autant de volupté. La peinture est renouvelée et l'exposition magnifique.

**Dominique PAÏNI**, critique et commissaire d'expositions

En guise d'ex-voto à saint François (lettre à Boisrond)  
Paris, cette nuit du 12 avril 2022,

Mon cher François,

(...) Tu as continué cette expérience dont le film de Godard t'a offert une sorte de méthode. Lors de ces dernières années, tu as photographié en rafales ou filmé toi-même... On n'est jamais si bien servi que par soi-même ! Tu mets en scène dans ton atelier devenu studio de tournage, des scènes religieuses, commémoratives ou mythologiques déjà abondamment utilisées au cours de l'histoire de l'art. Et tu choisis dans lesdites rafales ou dans tes compositions filmées, un moment dont l'accomplissement pictural te confère, non sans humour, une fonction souveraine. Tu assumes dans ta fabrication d'images enchainées une autorité absolue dont ta Cecilia à l'échenilloir (2017) pourrait être une sorte de manifeste métaphorique. Je m'interroge alors sur tes Etudes pour Saint François. Sans doute as-tu procédé de manière identique : variant tes expressions et tes poses, tu as choisi les moments les plus susceptibles de te sanctifier. Mais je me réjouis en contemplant une sorte de retour de refoulé qui brutalement surgit : n'est-ce pas Boudu ici, celui que Renoir sauve des eaux et auquel tu avais déjà pensé par le passé (en 2000), mais ici grâce à ce sens obvie qu'émet ton visage, tu épargnes tes autoportraits de toute récupération par l'académisme pictural qui t'a toujours tellement tourmenté sinon révolté ? (...)

**Editions Loubatières**. Tarif 37 €